

Abaille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, New Orleans, Louisiane.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX RÉDUIT DE 40 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 13 août 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., La. Fahrénheit Centigrade

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Pianiste pour Soirées. Le dernier Cri. A propos de la Tombola de l'Académie des Beaux Arts. La Loterie jugée par A. Dumas Fils. Cuisine. 7me PAGE. Pécuniaire. Mondanités. Chiffons. Le Collier de l'Impératrice. Le Crysanthème.

L'ÉDITION DE L'ABEILLE

1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance : édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les États voisins.

Questions du Jour.

Il serait malaisé de dire, de toutes les questions du jour locales et étrangères, laquelle fixe le plus l'attention publique. Il en est cependant, qui finiront par ne plus intéresser; elles auront en le sort de tout ce qui s'écoule, se casse et se lève.

De celles là est la question du Nicaragua, dont les phases ont été nombreuses au cours des huit derniers mois. Au début du mouvement révolutionnaire qui mit Zelaya et Estrada aux prises, il fut brûlé beaucoup de poudre, et deux Américains, Cannon et Groce, furent mis à mort par l'ordre de Zelaya; ils avaient, prétendait celui-ci, été mêlés à la cause révolutionnaire; c'est lui qui le disait.

Le gouvernement des États-Unis en la circonstance fit son devoir; il exigea une explication qui ne le satisfait qu'à demi. Si Cannon et Groce avaient épousé la cause d'Estrada, c'était l'incontestable droit de Zelaya de les traiter en ennemis, de les faire mettre à mort; mais est-il vrai qu'ils aient pris les armes contre le gouvernement qui leur donnait l'hospitalité?

Zelaya se voyant forcé d'abandonner le pouvoir, de quitter même son pays, mit à sa place Madrid qui ne donna guère plus de satisfaction au gouvernement de Washington que son prédécesseur.

La visite récente des envoyés de Madrid à Washington, les Drs Barrios et Salinas, ne semble pas devoir porter fruit, car il ne s'y est rien dit, rien fait qui doive amener un rapprochement entre les deux gouvernements. Il paraît qu'ils auraient commis un faux pas en se présentant tout d'abord ailleurs qu'au Département d'État, ce que leur a fait remarquer avec beaucoup de dignité M. Wilson qui, momentanément remplacé M. Knox.

M. Wilson a été d'une politesse parfaite à l'endroit des agents de Madrid; mais il leur a reproché l'ultimatum de son gouvernement, c'est-à-dire, le remplacement de tous les hommes qui ont fait partie de l'administration de Zelaya. Cela fait, les relations diplomatiques entre les deux Républiques seront rompues.

En Espagne, la situation politique semble s'améliorer; les esprits retrouvent leur sang-froid et tout permet d'espérer que sous peu une entente entre le Vatican et le gouvernement de Madrid sera rendue leurs relations diplomatiques, très cordiales jusqu'à tout récemment encore.

M. Canalejas n'a qu'il y ait en Espagne une question religieuse; il attribue l'agitation de moment aux Carlistes qui cherchent à tirer profit du récent incident qui s'est produit à l'occasion de la révision du Concordat.

Petits Cahiers d'une Étrangère.

Les jeunes filles qui disent qu'elles ne tiennent pas à se marier me font penser à un voyageur qui attendrait le train sur le quai d'une gare en affirmant qu'il ne tient pas à le prendre.

"Flohard" entend être un mari dont on tient compte, et un père qu'on respecte. Il a le sentiment des disciplines nécessaires, et veut que l'ordre règne dans sa maison. Il est plein de politesse avec son concubine, mais ne comprendrait pas que le cordon ne lui fût pas tiré sur le champ, quand il sonne. Il est le plus doux des maîtres, à condition cependant que sa bonne, quand il a donné un ordre, ne l'oblige pas à le donner deux fois.

Cependant il est libéraliste. Il fait des articles contre la famille, la religion, l'armée et la propriété. Il met à profit l'ordre et la tranquillité qui régnaient autour de lui pour organiser la fin de tout. C'est un penseur.

Mon vieil ami Théo s'est marié à vingt-cinq ans. Je lui ai demandé si c'était par amour. Il m'a répondu: "Non. Par coquetterie. J'ai pensé à l'avenir. Je trouvais plus élégant d'être, à cinquante ans, le grand-père dont on dit: "comme il est jeune!" que le gendre dont on pense: "comme il est vieux!"

Olande, quand tu commences un récit par ces deux mots: "Sans exagération..." je me méfia. Je suis sûre que tu vas exagérer follement.

On perd la curiosité d'un plaisir, à le sentir trop facile, trop près de soi; et l'on n'aime bien que ce qu'on a coûté.

C'est pour cela, remarque mon oncle Serge, que tant de Parisiens ne sont jamais entrés au musée Carnavalet; et que tant de célibataires oublient de se mal conduire.

Le hasard d'être ensemble, d'entreprendre une besogne commune, d'avoir un but commun, cinq minutes, suffit à créer entre deux êtres une espèce de petite solidarité bête.

J'ai remarqué qu'à peine installés en auto, je deviens contre les piétons l'allié de l'assaillant qui me conduit. Je vois un ennemi personnel en tout personne que nous sommes sur le point d'écraser.

D'un honnête garçon qui avait épousé sa maîtresse par charité et que ce mariage a rendu très malheureux, mon mari disait l'autre jour: "Encore un que Tolstoï a bien dédaigné."

On croit défendre, parce qu'elle est juste, une idée qui vieillit. Hélas! ce qu'on défend, ne serait-ce pas plutôt le temps dont on a été, les souvenirs d'une jeunesse finie, quelque chose de soi qu'on sent menacé, et qu'on voudrait retoucher, contenir... faire durer encore un peu?

Elle conduisait son mari jusqu'au cimetière. Elle semblait accablée, et pais son exaltation sous ébriété. Nous pensions: "Elle en perdra la tête."

Dubois n'était pas un cimetière, en effet. D'autres non plus. Elle les cita.

J'ai eu un ami très cabotin, dont la grande joie était d'être remarqué partout où il passait. J'ai eu un autre ami, très modeste, très sauvage qui ne souhaitait rien tant que de passer inaperçu, et ne concevait d'ailleurs pas que son humble personne pût intéresser quelqu'un au monde.

Tous deux étaient excentriquement vêtus. L'un, parce qu'il n'avait aucun souci de l'opinion publique; l'autre, parce qu'il avait uniquement ce souci-là.

Voilà, me dit l'oncle Serge, une contradiction singulière: "Je suis ennuyé de vieillir. Je cache même volontiers mon âge. Et j'éprouve un vaillant plaisir à conter devant des jeunes gens des choses de mon passé."

Certains critiques, pour qui la vie est difficile, me paraissent ressentir à l'égard des auteurs à succès le secret sentiment du magistrat paraître payé devant qui comparait un millionnaire.

On veut être impartial. On croit l'être. Et cependant on serait diablement content qu'un homme si riche perdît son procès.

Le mois des croix.... L'un des deux mois de l'année que les Français gèrent avec le plus d'impudence. Il y a en ce mois cette attente rend malade; et d'autres qui surent se consoler bien ingénieusement des déceptions dont ils avaient souffert.

Mon mari me conte l'histoire d'un de ceux-là. C'est un de ses amis, qui est industriel à Lille. Un jour, il avait promis, naguère, un ruban rouge qui ne venait jamais; et puis, un jour, la Ville fut décorée. Il lui semblait donc, désormais, qu'il le fût lui-même un peu.

Alors, sans plus rien solliciter de personne, il fit imprimer des factures nouvelles et signa ses noms sous adresse, une croix de la Légion d'honneur, avec cette mention: LILLE (Nord) C'était un homme délicat.

Un moine italien, de mes amis, s'étonnait que tant de Français affectassent le dédain du prêtre. "Ce peuple a la passion de l'égalité, disait-il. Il ne devrait donc point nous haïr. Au contraire. Il devrait s'engager pour les majorités en voyage les fêtes qui leur sont offertes, et dont tout l'éclat s'empêche pas la pensée des mamans inquiètes de se reporter, sans cesse, vers les petits laïcs seuls au palais."

Que font-ils, là-bas, sous la garde stricte des précepteurs et des gouvernantes? Ils s'ennuient. Ils passent avec tristesse que, s'ils étaient pas princes, ils pourraient, eux aussi, visiter ce beau Paris dont on leur parle tant.

D'autre part, s'ils n'étaient pas princes, ils n'auraient pas l'espoir de s'y voir un jour saisis par de nombreux coups de canon.

guer à la prière. Et s'il existe... c'est au moins une imprudence de le boudier.

Huit comédies sur dix, en France, finissent par un mariage; et l'on dit couramment d'un célibataire un peu mûr qu'il prend femme, qu'il "fait une fin". On considère donc que le mariage est la conclusion de quelque chose? Il me semblait, à moi, que c'est à l'instant où le mari paraît que tout commence....

D'un peintre qui excelle dans le paysage et qui fait mal le portrait, j'entends dire: "Il fait mal le portrait." Pourquoi cette brutalité? Pourquoi ne pas dire plutôt: "Il fait très bien le paysage?" C'est plus poli, et si l'on sait y mettre l'intonation qu'il faut, cela revient presque au même.

On parle devant Natenska d'un homme de sa famille qui est mort le jour même où elle naissait. "Vous ne l'avez pas connu?" demande quelqu'un. "Non, dit-elle. Nous nous sommes croisés."

Petits Princes.

Chronique parisienne.

Pourquoi qu'il n'ont pas amené leurs gosses?—dit l'autre jour une brave femme du peuple, au moment où les souverains belges, arrivant à Paris, sortaient de la gare du bois de Boulogne: "pe serait bien plus gentil!"

Cette femme, une mère, sans doute, avait platement raison, ce serait, en effet, "bien plus gentil". Notre capitale, si prodigue d'acclamations pour les uniformes éclatants des rois et les visages gracieux des jeunes reines, ne se montrerait-elle pas encore plus enthousiaste au passage de jolis bébé bruns ou blonds?

Rappelons-nous l'accueil délecté fait à la grande-duchesse Olga, lors des premières fêtes franco-russes!

De graves questions d'étiquette ou de protocole s'opposent peut-être à la réalisation de ce vœu populaire. Pourtant, cela rendrait plus attrayantes pour les majorités en voyage les fêtes qui leur sont offertes, et dont tout l'éclat s'empêche pas la pensée des mamans inquiètes de se reporter, sans cesse, vers les petits laïcs seuls au palais.

Que font-ils, là-bas, sous la garde stricte des précepteurs et des gouvernantes? Ils s'ennuient. Ils passent avec tristesse que, s'ils étaient pas princes, ils pourraient, eux aussi, visiter ce beau Paris dont on leur parle tant.

D'autre part, s'ils n'étaient pas princes, ils n'auraient pas l'espoir de s'y voir un jour saisis par de nombreux coups de canon.

Mais les espérances ne sont rien pour les héritiers d'un trône. Dans leur vie, tous les devoirs sont au présent, tous les plaisirs au futur. On ne les entretient que de gloires futures, de palais, de fêtes, de voyages fastueux; la plus mince réalité, grain de mil ou leux de la fable, ferait oser leur leur affaire.

coire les compensations du métier de roi, ils n'en ignorent aucun ennui!

Les petites princesses sont comme tous les enfants: ils désirent toujours ce qu'ils ne peuvent pas avoir, mais ils ne peuvent obtenir la plupart des choses que désirent ou obtiennent les autres. Leurs berceaux sont "historiques", ornés de précieuses dentelles; de grands cordons barrent leur tréteaux; à l'âge où l'on ne porte pas encore de culottes; quelquefois même des grades de colonel récompensent des services qu'ils n'ont pu rendre que dans l'armée des sabres de bois. Leur "Maison" comporte de nombreux serviteurs et un nombre plus grand encore de professeurs éminents; ils apprennent la tactique, la diplomatie, la philosophie de l'histoire, etc. Ces précieuses avantages les éduquent qu'à demi.

Autrefois, au temps où les enfants se passionnaient encore pour les contes de fées, ils se représentaient volontiers les rois et les reines comme les plus heureux des mortels, toujours vêtus de beaux manteaux d'or ou de soie et possédant tout ce qui peut faire envie. Il leur arrivait de dire avec regrets: "Si j'étais roi, j'aurais fait ceci." Et on les mettait en garde contre ces songes creux en leur démontrant la vanité et le vide des existences princières.

Mais aujourd'hui, petites garçons et petites filles sont pratiquement dépourvus de tout. Ils rêvent de sports, d'automobiles, d'aéroplanes, de liberté et de voyages, ils ne songent pas à ce qu'ils auraient fait s'ils avaient été roi ou reine, ils pensent même qu'il n'y aurait rien de si ennuyeux.

C'est pour cela que nos lecteurs peuvent s'employer sur leurs frères malheureux, les petits princes! Car, eux aussi, sont des enfants modernes, pensant comme eux, ayant les mêmes désirs. On leur a retiré le manteau doré des légendes, on ne leur a pas encore donné la liberté des petits américains. Ils désirent, comme le roi d'Espagne, attendre leur majorité pour commander une automobile, et rares sont les souverains empesés, à l'exemple du tsar de Bulgarie, à faire monter en aéroplane leurs jeunes fils.

Quant aux autres, que la couronne attend sans les attirer votre sort, heureux collègues envoyés en famille vers la campagne ou vers la mer.

Une rue Edouard-VII à Paris.

On annonce que la rue Edouard-VII va disparaître. A la place des vieilles maisons qui la bordaient, va s'élever une rue très moderne dont la perspective découvrira aux passants des boulevards en jolies lignes entourés de luxueuses maisons et qui, par un croquet, aboutira rue Commaire.

Cette rue privée a déjà reçu son nom. Elle s'appellera la rue Edouard-VII. Au milieu de massif de verdure qui formera le square, ménagé, au fond de la rue, s'éleva une statue équestre de Roi anglais dont les symphonies et françaises et le plaisir qu'il ressentait toujours à se retrouver dans Paris furent l'inspiration de l'artiste cordiale.

Il était juste que Paris s'en souvint. L'accomplissement de ce projet est maintenant tout proche. C'est le 1er octobre que la Compagnie des Petites Voitures abandonnera son vaste local, et la démolition de tous les immeubles commencera le 1er janvier 1911.

Théâtre de l'Opéra.



M. ROBERT MOORE. Baryton de Grand Opéra.

Né en Amérique, à Cambridge dans l'Etat de Ohio, M. Moore a fait ses études musicales à Paris. Intelligent et résolu, la carrière artistique devait lui valoir de très enviables succès.

Il se rend en Italie, sans connaître cependant la langue du pays, et six semaines plus tard débute devant un public se connaissant en musique et peu facile à plaire; l'artiste lui plaît.

A Rome, il crée "Sigfrid"; à Pise, "Samson et Dalila", et deux ans durant il fait l'émerveillement des Italiens par sa façon irrécusable d'interpréter les œuvres, toutes de mélodies, de leur école.

M. Moore part pour le Nord; ses brumes ne l'entraînent pas; il visite Copenhague, Stockholm, Christiania, y chante; y fait applaudir et se rend en Allemagne où il donne des concerts; les œuvres qu'il interprète sont celles de Brahms, Schumann et Strauss. De là, il va en France; crée à Aix-les-Bains "La Damnation de Faust"; à Reims, "Messaline"; à Nantes, "La Tosca"; à Nice il chante tout le grand répertoire. En Belgique, il fait un succès, et c'est à la Monnaie que M. Loyalie l'entendit et l'engagea pour l'hiver prochain.

L'honnêteté d'un pianiste.

Si l'honnêteté était bonne de restes de la terre, on la retrouverait dans le cœur des pianistes; je n'en veux pour preuve que l'anecdote suivante:

Le pianiste Sliwinski donna récemment un concert chez un gros banquier berlinois. Fort surpris de ne pas recevoir un chèque, il se résolut enfin à envoyer sa facture dans la forme commerciale que voici. Prélude (Chopin).... 20 marks Impromptu (Chopin). 50 marks Sonate au Clair de lune (Beethoven).... 120 marks Fraîs divers..... 10 marks Total..... 200 marks

Mais au moment d'envoyer sa facture Sliwinski eut un scrupule et il ajouta: P. S.—J'ai sauté trois mesures dans le Prélude de Chopin. Vous pouvez donc supprimer 10 marks et ne m'envoyer que 190 marks.

Le record de la vitesse en aéroplane.

Lisark, Ecossais, 18 ans.—L'aviateur anglais James Lisark, montait aujourd'hui la distance d'un mille en 47 2/5 secondes, ce qui constitue le record mondial de la vitesse en aéroplane.

pas l'embêtement du petit Liou, j'ai toujours peur pour elle... Cette fois-là aussi, elle était en retard: Cela ne lui était peut-être jamais arrivé... C'est pour moi que je me demandais malgré moi si, aujourd'hui encore, il n'est pas survenu quelque fâcheuse aventure?... C'est tellement inquiétant de le savoir en battant aux tambours agités de ce Canalejas, de cette brocanteuse, de cette espèce de bande noire enfiévrée, dont tu es miraculeusement découvert l'existence!... —Vous avez raison, dit-il, songez. Immédiatement après déjeuner, je monterai jusqu'à Belleville.... —Tu n'aurais pas cette peine si Germaine avait mis à exécution son projet de déménagement, jeta Mme Bellevaux avec un peu d'humeur. Comme s'il n'était pas plus raisonnable de s'installer auprès de nous, qui veillerions ainsi commodément sur elle, plutôt que de s'obstiner à rester dans un quartier plein de tristes souvenirs, et où, par surcroît, elle se connaît à présent des ennemis dangereux!... Frédéric allait répondre; il en fut empêché par un bruit de voix — exclamation et rires — qui éclata dans l'atelier ainsi qu'une fusée.

—Mme Bellevaux était maternelle à toutes ces jeunesse; cordialement, elle se moqua: —Allons donc! Je suis sûre qu'il n'y a pas de quoi frotter un chat! —Oh! madame, vous allez voir!... Vous vous rappelez que nous avions une importante commande de fleurs roses à livrer hier aux grands magasins de la rue de Grenelle: "A la Souris!" —Partiellement. Après! —Comme c'était Mme Germaine qui avait à exécuter la plus délicate de cette commande, et que, contrairement, elle n'a pu rapporter son ouvrage au temps opportun, j'ai expédié ce matin Sylvie à "la Souris", avec mission de remettre la partie du travail faite à l'atelier et de présenter le chef de rayon, qui est strict en affaires vous le savez, que le reste lui serait envoyé sans tar-

der.... —C'était une bonne idée! approuva Mme Bellevaux. Mais quel rapport avec votre agitation de tout à l'heure? —Un rapport très inattendu, madame. Au moment où Sylvie sortait des magasins, après s'être acquittée de son message, devinez qui elle a rencontré? Mme Germaine elle-même, qui sortait également de "la Souris" et remontait dans une magnificence victoria à deux chevaux, qu'un domestique et deux employés remplissaient de paquets de toute sorte.... —Sylvie s'est trompée, tout simplement rétorqua Mme Bellevaux en haussant les épaules. C'était une dame quelconque qui venait de faire des emplettes et remonter à Germaine, voilà tout! —Je vous demande pardon, madame insista la première: Sylvie prétend n'avoir pas pu se tromper. Elle était assez pressée pour bien voir et elle a parfaitement reconnu Mme Germaine qui, une fois assise dans la victoria, donnait des ordres au valet de pied. Et celui-ci répondait: "Bien, madame la comtesse.... Oui, madame la comtesse...." Sylvie est folle! s'écria la patronne désemparée, en dépit de son habituel sang-froid, par ce stupéfiant récit. Qu'est-ce que c'est que des inventions pareilles? L'ouvrière se cassa, blou-

nette au musée faté de Parisienne et aux yeux malins faits pour voir très clair, s'était vivement rapprochée: —Non, madame, je ne suis pas folle! Certifié-elle avec une révérence aussi comique qu'irrévérencieuse. Et je vous jure bien que je n'invente rien. Je suis sûre, mais là sans comme de vous parler actuellement, que c'était bien Mme Germaine! Même qu'elle m'a aperçue au moment où la victoria se mettait en marche et m'a adressé de la tête et de la main un signe très gentil.... Son petit garçon était à côté d'elle. Je les connais bien tous les deux: en admettant que je me sois trompée sur l'identité de l'un, je n'aurais pas pu commettre la même erreur pour l'autre! L'accout de la jeune fille était tellement convaincant que Mme Bellevaux, ne sachant plus que penser, renvoya à la discussion et prit le parti de tourner l'événement en plaisanterie: —Tout cela me paraît bien fantastique, ma petite! dit-elle. Quel qu'il en soit, personne plus que moi ne souhaite que vous ayez bien vu et que notre bonne Germaine ait fait fortune, subitement. C'est plutôt rare.... Mais, si c'est arrivé, nous le saurons sans tarder.... En attendant, ayez l'obligeance de vous remettre au travail, et chassons toutes ces histoires qui vous mettent la tête à l'envers! Les jeunes filles obéirent, mais

la première partie du programme fut seule observée. Tandis que les doigts allaient et venaient, les imaginations vagabondes vers les merveilleuses sphères de luxe et de richesse dont la hantise obsède presque toujours le cerveau de l'ouvrière parisienne. Le prodige que chacune d'elles rêvait pour son humble destinée s'élevait soudainement réalisé pour Germaine. N'y avait-il pas là de quoi tourner toutes ces jolies têtes, dont la plus raisonnable eût compté de précieuses conquêtes?... De son côté Mme Bellevaux était rentrée dans le bureau. —Tu as entendu? dit-elle à Frédéric, après avoir reformé la "porte". C'est renversant, ma parole!... Avec quelle désastreuse facilité ces enfants se montent la tête! Germaine est l'exemple de l'envie, elle tient déjà à haute voix: —Madame et bien chère amie, "Oes lignes, qui vont vous causer une légitime stupéfaction, ont un double but: "Vous priez de ne plus compter sur mon concours, et vous apprenez l'éblouissant changement inopinément survenu dans

sa vie.... —Il serait trop long de vous en faire le récit: je me contenterai donc de vous indiquer ce que j'ai soigneusement caché à tous, et même à votre amitié, au moment de mon mariage. Mon pauvre Robert était le dernier descendant mâle d'une riche et antique famille. Le chef de cette famille, le comte Lothaire de La Lussembourg, étant décédé voici quelque temps, c'est logiquement à mon fils que revenait son titre et sa fortune. Tantie du cher petit, je m'installai avec lui dans l'hôtel familial, dont vous verrez l'adresse gravée en tête de cette lettre, et c'est de là que je vous écris, me demandant si je ne révis pas encore.... "Vous trouverez dans le carton ci-joint la commande dont vous m'avez chargée et que vous me pardonnerez de n'avoir pas exécutée en entier. —"Dés que ma nouvelle existence sera organisée, je me ferai un devoir et un plaisir d'aller vous rendre visite, si vous n'avez pas eu, d'ici là, le temps de venir, ainsi que M. Bellevaux et M. Frédéric, m'appeler pour féliciter nos fiançailles, et j'en suis sûre, ravies. —"J'oublie de vous assurer que, tous trois, vous serez les bienvenus dans ma maison, dont je compte vous voir devenir les hôtes fidèles, et que la comtesse de La Lussembourg restera, comme par le passé: La suite à dimanche prochain.

ma vie.... —Il serait trop long de vous en faire le récit: je me contenterai donc de vous indiquer ce que j'ai soigneusement caché à tous, et même à votre amitié, au moment de mon mariage. Mon pauvre Robert était le dernier descendant mâle d'une riche et antique famille. Le chef de cette famille, le comte Lothaire de La Lussembourg, étant décédé voici quelque temps, c'est logiquement à mon fils que revenait son titre et sa fortune. Tantie du cher petit, je m'installai avec lui dans l'hôtel familial, dont vous verrez l'adresse gravée en tête de cette lettre, et c'est de là que je vous écris, me demandant si je ne révis pas encore.... "Vous trouverez dans le carton ci-joint la commande dont vous m'avez chargée et que vous me pardonnerez de n'avoir pas exécutée en entier. —"Dés que ma nouvelle existence sera organisée, je me ferai un devoir et un plaisir d'aller vous rendre visite, si vous n'avez pas eu, d'ici là, le temps de venir, ainsi que M. Bellevaux et M. Frédéric, m'appeler pour féliciter nos fiançailles, et j'en suis sûre, ravies. —"J'oublie de vous assurer que, tous trois, vous serez les bienvenus dans ma maison, dont je compte vous voir devenir les hôtes fidèles, et que la comtesse de La Lussembourg restera, comme par le passé: La suite à dimanche prochain.